

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 47

Artikel: Menus propos d'un chasseur de réserve : [suite]
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Tout ordre et tout envoi doivent être affranchis.

Menus propos d'un chasseur de réserve

SECONDE SÉRIE

I

Les souvenirs.

Le chasseur de réserve vit de souvenirs. Plus de grandes manœuvres, de pittoresques campagnes, de brillantes épopées. Tous les deux ans, quelques jours de service pour essayer de se mettre au courant de nouvelles manœuvres, ou de s'exercer au maniement de nouveaux fusils. Puis plus rien, à moins qu'il n'arrive quelque grand événement à nos frontières comme la guerre ou la peste bovine.

Auquel cas on pense à nous pour nous faire monter la garde.

Monter la garde ! voilà notre destinée ; voilà la trainée lumineuse que le soldat de réserve laisse après lui.

Le poste où l'on dort beaucoup, où l'on ronfle volontiers est pourtant quelquefois le centre d'agréables causeries.

Parmi ces hommes de réserve, qui, pour la plupart ont observé, se sont frottés avec la vie, on rencontre de gais conteurs, des boute-en-train peut-être un peu prolixes, mais qui font prendre en patience les heures souvent ennuyeuses du corps de garde.

Or donc, notre compagnie était en service à Morges au mois de mars dernier. C'était un soir qu'il faisait froid, très froid. Des flocons de neige chassés par le vent frappaient le visage du passant comme autant de pointes d'aiguilles.

Nous étions de garde au poste de police et l'exiguïté du local que nous occupions, ne nous permettant pas de nous coucher tous ensemble, nous dormions à tour de rôle.

Le temps affreux qu'il faisait rendait notre poste presque confortable à nos yeux, malgré son atmosphère qui ressemblait à un bain de vapeur très peu aromatique.

Au dehors, le factionnaire devant les armes battait la semelle avec violence en attendant qu'on le relevât.

Ceux qui veillaient causaient, riaient, contaient des histoires. Ces histoires avaient ordinairement pour thème des prouesses militaires, des aventures de caserne, ou les incidents fâcheux ou propices de quelque mémorable campagne.

Une heure durant, la conversation roulait le camp de la Haute-Argovie. Chacun racontait son épisode, son anecdote, disait son mot ou donnait son témoignage.

Parmi ce feu croisé de souvenirs, j'en détache quelques-uns qui sont encore assez nets à mon esprit.

1^{er} chasseur. — Tant que dura le camp, nous étions voiturés, mes camarades aux subsistances et moi dans un véhicule fédéral. Quoi qu'il n'eût pas précisément les agréments d'un break, nous l'aimions ; nous aimions notre soldat du train, brave gruyérien, et cette vie à bâtons rompus nous plaisait assez.

Un jour, — c'était entre Aarberg et Fraubrunnen, — nous traversions au pas un village où il y avait beaucoup de maisons blanches et de jeunes filles blondes.

Une de ces dernières, véritable Cérès, — cheveux couleur des épis mûrs, œil d'un bleu profond, — nous arrêta au seuil d'une habitation de belle apparence.

Messieurs, nous dit-elle en bon français, veuillez me faire le plaisir d'accepter quelques rafraichissements chez moi.

Quelqu'étrange que put paraître une pareille invitation de la part d'une jeune fille, elle était faite d'une façon si naturelle, je dirai même si naïve, que notre chef d'escouade, — un puritain, — accepta, pour lui et pour nous, quelques minutes d'hospitalité.

Et sur les pas de notre jolie hôtesse, nous entrâmes dans une salle basse où une belle collation était servie.

Nous fîmes là de copieux dix heures : jambon, saucisson, fromage, pâtisserie, le tout du crû, et arrosé d'excellent vin de Neuchâtel.

Nous n'en revenions pas. Chacun de nous était ébahi. D'où cela vient-il ? En l'honneur de qui ou de quoi avons-nous pareille aubaine ?

Notre hôtesse allait de l'un à l'autre ; servant, offrant, causant : elle était simplement charmante.

Était-ce à nos beaux yeux que nous devions tant d'attention délicates ? Evidemment aucun de nous n'eut prétendu à pareille distinction. Du reste notre belle blonde se hâta de dissiper nos doutes sur ce point.

« Mon invitation vous a sans doute surpris, nous

dit-elle, mais depuis deux jours j'attendais les Vaudois, que j'ai appris à aimer pendant quatre années passées à Vevey. »

Puis, elle nous parla avec enthousiasme du canton de Vaud, du bleu Léman, des promenades en bateau par un beau clair de lune ; tout en revenant souvent et avec complaisance sur le sujet « Vevey » qu'elle paraissait affectionner tout particulièrement.

Les minutes passaient rapides, grâce à l'attrait, magique de notre fée aux yeux bleus. Et nous serions restés longtemps à écouter le récit de ses impressions vives et originales, auquel un petit accent allemand prêtait un attrait de plus.

Mais notre chef d'escouade, qui connaissait son monde et son service, lui adressa au nom de tous de vifs remerciements, proposa un triple vivat en son honneur et leva la séance. Nous ne la revîmes plus.

Fort souvent dès lors, l'agréable visage de la jeune bernoise m'est revenu à l'esprit et j'aurais désiré savoir quelle avait été son lot matrimonial.

Dernièrement le hasard m'a servi. C'était à Vevey, et je me promenais en attendant le bateau sur la promenade de Derrière l'Aile, quand je vis passer une belle jeune femme, qui d'un œil radieux suivait les jeux de deux charmants espiègles roses et bouclés.

C'était elle ! la ravissante jeune fille, du camp de la Haute-Argovie, celle qui aimait tant Vevey et les vaudois !

Cette rencontre m'expliquait la belle réception qu'elle nous avait faite 8 ans auparavant. . . .

Car chacun de vous, mes chers amis, ne se souvient-il pas, qu'un jour, où il avait la certitude d'être aimé, il aurait donné le monde entier s'il l'eût possédé ?

Eh bien ! en nous invitant, notre héroïne était dans ces sentiments-là. Le mot de l'énigme que nous cherchions bien loin, était dans son cœur !

Thermes-de-Lessus.

L. C.

Il y a quelques jours, on répandait en ville un petit carré de papier jaune contenant le programme d'un « grand concert » donné dans la salle du Musée industriel, par « une troupe d'élite, » composée de M. Léonce dit *Vélocé*, comique en tous genres ; Mlle *Giselle*, forte chanteuse ; Mlle *Olivera*, danseuse espagnole, etc., etc.

On remarquait entr'autres dans ce programme les morceaux suivants :

Le Sire de Fisch-ton-Kan,

Les blagueurs,

Les têtes de pipe,

La clique,

Mon pauvre cœur.

Il paraît cependant que, malgré la haute réputation des artistes, le choix exquis des morceaux, la souplesse des danseuses, ce grand concert n'a pas eu un brillant succès : 20 personnes au plus.

Mais, après tout, faut-il s'en étonner?... Quoi !

c'est dans ce sanctuaire de la science, dans cette salle où parle actuellement Juste Olivier, et où la *Gazette* a convié tous les amis de la « saine littérature ; » où Marc Monnier nous a donné de si spirituels entretiens ; c'est dans cette salle, disons-nous qu'on vient nous chanter le *Sire de Fisch-ton-Kan*, et nous faire des ronds de jambe, avec accompagnement de castagnettes !

Qu'auriez-vous dit à ces profanateurs de votre œuvre, généreuse donatrice?... Et vous, regretté professeur, qui avez consacré vos longs et persévérants travaux à cette intéressante salle?... Certes, vous en auriez chassé à coups de fouet les chansons comiques et les danses espagnoles.

On sait que le nouvel ambassadeur français en Suisse, M. Lanfrey, est l'auteur d'une histoire de de Napoléon I^{er}, qui a obtenu une grande réputation, non-seulement comme œuvre littéraire, mais par des recherches nouvelles et approfondies. — Dans les premières pages de cet ouvrage nous remarquons le passage suivant, que les concitoyens de M. Lanfrey ne sauraient trop sérieusement méditer :

« Si l'histoire nous offre le spectacle décourageant de défaillances, de chutes et de contradictions sans nombre, elle nous montre par des traits plus frappants encore, qu'il y a dans la civilisation une tendance constante à reprendre et à élever son niveau. Elle nous montre surtout que nous sommes toujours les artisans de nos propres destinées, et qu'il a toujours dépendu d'un peuple de ne pas se créer les nécessités sous le joug desquelles il a dû ensuite se courber. En dépit de certaines apparences mal comprises, l'histoire n'est pas une école de fatalisme, elle est un long plaidoyer en faveur de la liberté humaine. »

Rose et Lys.

(Imité de Schiller.)

O mon cœur, connais-tu ces deux anges célestes
Descendus ici-bas du bienheureux séjour ?
L'amitié qui bénit, portant les lys modestes,
Et l'amour paré d'or comme un rayon du jour !

L'amour est brun, bouclé, ardent et plein d'audace,
Beau comme le Printemps, par la neige allaité ;
L'amitié blonde, vient à nous pleine de grâce :
Paisible et douce ainsi qu'est une nuit d'été.

L'amour, c'est une mer que la tempête agite,
Dont mille fois le flot se soulève et se rompt ;
L'amitié ! c'est un lac que la montagne abrite,
Dont l'onde réfléchit, du ciel, le bleu profond !

La tranquille amitié naît comme un clair de lune ;
Mais l'amour apparaît, soudain comme l'éclair !
L'amitié se dévoue et n'est point importune :
L'amour impose à tous sa volonté de fer !